

* David Hirsh

Quelques pistes sur l'antisionisme de gauche

De brèves citations de David Hirsh sont plusieurs fois insérées dans certains articles du numéro 60-61 de la revue *Ni patrie ni frontières* à paraître fin octobre 2018 sous le titre « Juifs de France 1791-2018 et virus antisémites ». Pour illustrer sa réflexion de façon plus détaillée, voici quelques passages significatifs de son livre *Left Contemporary Antisemitism*, Routledge, 2018. Le titre et les intertitres ont été ajoutés par le traducteur, Y.C.)

* De l'utopie sioniste à l'Etat-nation israélien : un changement matériel fondamental

(...) Toutes les stratégies adoptées contre l'antisémitisme ont échoué. Le bundisme a été éradiqué dans les chambres à gaz nazies. Le bolchevisme a échoué à arrêter la Shoah, et, s'il a réussi à étendre son pouvoir étatique sur un tiers de la planète, il ne l'a pas fait en *combattant* l'antisémitisme mais en *adoptant* dans ses variantes racistes, politiques et antisionistes. Le sionisme lui aussi, comme l'avaient prédit les bundistes et les socialistes, n'a pas réussi à sauver une fraction significative des Juifs européens, parce qu'il est resté, jusqu'à la fin des années 30, un mouvement largement utopique.

Mais Israël est devenu une réalité, un Etat-nation, non pas parce que le sionisme aurait gagné dans les débats avec le bundisme et le socialisme, mais parce que **la base matérielle de la vie juive en Europe a été complètement transformée** par la «solution finale», par la victoire d'Israël dans la guerre de 1948 contre les Etats arabes nationalistes qui essayèrent de l'éradiquer dès sa naissance et par les efforts des nationalistes arabes et des islamistes pour expulser les Juifs du Moyen-Orient.

* L'antisionisme de gauche est un essentialisme honteux, anti-matérialiste

(...) L'antisionisme de gauche est souvent adopté par des personnes qui se réclament du marxisme et du matérialisme historique, mais leur méthodologie tend à donner un pouvoir d'explication démesuré aux idées. Cette méthodologie est sélective : ce qu'elle écarte est aussi important que ce qu'elle inclut. Par exemple, elle écarte l'Holocauste et le nettoyage ethnique des Juifs vivant dans le reste du Moyen-Orient ; elle ne les considère pas comme des transformations matérielles significatives qui ont soutenu les idées de l'autodétermination sioniste pour les Juifs. Cette méthodologie est incapable de considérer l'existence de la gauche antiraciste et du mouvement pour la paix israéliens comme autre chose qu'une expression voilée d'une mentalité guerrière et raciste. Elle écarte toute analyse sérieuse de l'antisémitisme moyen-oriental, et est obligée d'ignorer la question de l'influence du nazisme au Moyen-Orient dans les années 1940.

L'antisionisme de gauche séduit souvent des gens qui pensent ne pas pratiquer l'essentialisme, mais leur méthodologie perçoit les événements uniquement comme étant les manifestations de l'essence raciste, colonialiste et totalitaire d'Israël.

*** Un faux choix entre deux nationalismes**

(...) Ces événements n'ont pas été déterminés par l'essence étymologique du «sionisme» mais plutôt par l'histoire du XX^e siècle et les combats politiques gagnés et perdus parmi les Juifs et parmi les Palestiniens.

Les antisionistes, tout comme certains de ses opposants, construisent souvent la lutte des idées comme s'ils voulaient nous obliger à choisir entre deux nationalismes concurrents. Les soutiens de chaque nationalisme sont tentés de nous raconter l'histoire du Moyen-Orient de telle sorte que nous soyons forcés de prendre parti pour un Etat ou un autre. Mais des approches plus cosmopolites¹ ont toujours été possibles et ont toujours existé. (...) De telles approches se sont opposées autant à la diabolisation d'Israël et des Juifs qu'à celle des Arabes et des musulmans. (...) il faut construire d'abord un cadre politique où Israël et la Palestine pourraient chacun jouir de l'auto-détermination nationale, côté à côté.

*** Une incapacité à concevoir l'union entre les exploités juifs et palestiniens**

(...) Selon Joseph Massad², la population palestinienne «*aurait compris ce qu'était le sionisme dès le départ et lui aurait résisté dès la fin du XIX^e siècle*». Cette conception selon laquelle le monde est divisé entre des peuples monolithiques, qui ont des objectifs et des visions uniques, se retrouve fréquemment dans les écrits antisionistes, mais aussi dans certains récits pro-israéliens. Et elle élimine de l'histoire les Palestiniens et les Juifs qui ont pensé différemment, qui ont travaillé et vécu en paix, les uns à côté des autres.

*** Une ignorance délibéré de l'histoire des Juifs au Proche et au Moyen-Orient**

(...) L'un des thèmes récurrents de l'antisionisme consiste à ne pas prendre au sérieux les intérêts contradictoires des Palestiniens d'un côté et des Etats arabes de l'autre. Les antisionistes ne se laissent pas émouvoir par l'histoire de l'exploitation, de la répression, des meurtres commis par les régimes arabes, ni par la façon dont ces régimes ont instrumentalisé et instrumentalisent les Palestiniens. (...) Lorsque les Palestiniens sont réprimés par des Etats ou des mouvements arabes, la responsabilité de cette répression est attribuée à l'impérialisme, qui serait la force principale derrière cette répression ; ou alors à des machinations des sionistes ou de marionnettes des Américains, ou à l'héritage du colonialisme européen.

1. Ce terme est désormais peu utilisé dans le monde militant francophone. On pourrait le traduire par «universalisme», terme qu'emploie d'ailleurs aussi Robert Fine, un universitaire qui a beaucoup influencé David Hirsh. Cf. *Antisemitism and the Left. On the return of the Jewish question* de R. Fine et P. Spencer, Manchester University Press, 2017.

2. Universitaire palestinien, très populaire dans les milieux gauchistes «antisionistes» anglosaxons, il participe à *electronicintifada*.

(...) Le départ forcé des Juifs de tout le Moyen-Orient vers Israël est présenté plus ou moins comme un libre choix ; il serait le résultat des agissements d'agents sionistes provocateurs qui auraient fabriqué de l'antisémitisme (ou peut-être une colère justifiée contre Israël ?) et qui auraient forcé les Juifs à quitter les grandes villes cosmopolites du Moyen-Orient (Bagdad, Le Caire, Beyrouth, Damas, etc.). Il est normal et justifié de ne pas minimiser ou de ne pas nier les souffrances des Palestiniens en 1948 et leur exclusion partielle du territoire israélien. Cependant cette préoccupation peut conduire les antisionistes à ignorer totalement l'expulsion des Juifs du Moyen-Orient, expulsion qui fit partie de la consolidation, par les nationalistes arabes, d'Etats-nations fondés sur la notion d'une ethnie arabe.

*** Les impasses de la gauche antistalinienne après 1945 et leurs conséquences sur ses conceptions «géopolitiques»**

(...) L'antisionisme de gauche attire souvent des personnes qui se considèrent politiquement responsables, mais ces individus vivent dans un monde où l'antisémitisme emprunte de plus en plus la rhétorique de l'antisionisme (cf. par exemple le Hamas et le Hezbollah). Incapables d'accorder de l'importance à ce contexte, les antisionistes de gauche refusent de prendre en compte la différence entre la critique légitime de telle ou telle politique de l'Etat israélien et la diabolisation antisémite d'Israël.

La gauche antistalinienne a, peut-être de façon paradoxale, joué un rôle important dans la diffusion de cette approche. Les staliniens ont bien sûr été les premiers propagandistes (à gauche) de l'idée selon laquelle Israël était une création de l'Occident.

Mais les antistaliniens, en particulier les trotskistes, ont rencontré d'énormes difficultés, en général, lorsque, après la seconde guerre mondiale, ils ont dû affronter un monde où la perspective révolutionnaire mondiale de Trotski avait été entièrement démentie. Aucune des deux possibilités envisagées par Trotski ne s'était concrétisée : «l'Etat ouvrier dégénéré» de l'Union soviétique ne s'est pas effondré, et les travailleurs ne montrèrent aucune volonté de mener une «révolution politique» contre la «bureaucratie». En réalité, le prétendu Etat ouvrier dégénéré sortit extrêmement renforcé de la guerre, et il étendit son influence sur une portion significative de la planète. Contrairement aux prévisions émises avant la seconde guerre mondiale, le capitalisme se développa et sembla même prospérer. La plupart des groupes antistaliniens de gauche eurent beaucoup de mal à comprendre ce nouveau monde, et beaucoup d'entre eux préférèrent nier l'existence d'une nouvelle situation et d'une nouvelle stabilisation. La négation antisioniste à propos des changements intervenus dans le monde après 1945 fait donc partie d'une incapacité bien plus vaste à comprendre la nouvelle situation.

Certains groupes trotskistes attendirent pendant des décennies, convaincus qu'ils allaient vivre les derniers moments de la crise finale du capitalisme et du «socialisme» d'Etat. D'autres finirent par essayer de comprendre la nouvelle situation et crurent que l'Union soviétique, l'Europe de l'Est et la Chine étaient, dans un certain sens, en avance sur le capitalisme. Ils adoptèrent l'une des dimensions de la perspective de Trotski avant 1939 : la défense de l'Union soviétique contre «l'impérialisme». Ainsi, certains d'entre eux transformèrent radicalement le contenu de la politique marxiste. Beaucoup considèrent aujourd'hui que leur tâche immédiate n'est plus de se mettre du côté des travailleurs, ou des opprimés en général, mais de prendre le parti des Etats «progressistes» contre les Etats impérialistes. Alors que l'internationalisme marxiste classique reposait sur une lutte commune contre le capitalisme, il se réduit désormais pour ces militants à opérer des choix, dans les luttes de pouvoir géopolitiques, en faveur de tel ou tel Etat.

Pour d'autres, il devint encore plus tentant de s'allier directement avec certains des Etats réellement existants et puissants plutôt que défendre une politique cosmopolite ou démocratique ; et, plus tard, d'autres options apparurent : Cuba, le Nicaragua, le Venezuela. Pour certains d'entre eux il importait

peu que les dirigeants des bonnes nations «progressistes» portent des uniformes militaires et s'appuient sur des polices secrètes.

Il est intéressant de noter que certains de ces militants considéraient au départ Israël comme une de ces «bonnes» nations. (...)

Certains groupes qui se polarisaient sur les nations «victimes» en sont venus à définir de «bonnes» nations. Les nations qui semblaient avoir des régimes progressistes ou socialistes, étaient toujours combattues par l'impérialisme, notèrent certains. Donc certains courants de la gauche commencèrent à soutenir n'importe quel régime pourvu qu'il déploie une rhétorique anti-impérialiste. Cette logique fallacieuse est pourtant étonnante : si l'impérialisme s'oppose à des Etats progressistes, il ne s'ensuit pas que tous les Etats qui s'opposent à l'impérialisme soient pour autant progressistes. Mais c'est ainsi que certains groupes de gauche commencèrent à soutenir des régimes qui entraient en conflit avec les Etats démocratiques : certaines personnes de gauche se transformèrent en défenseurs de Saddam Hussein, Slobodan Milosevic, Mahmood Ahmadinejad, Kim Jong-il et, pour finir, Al Qaeda et l'Etat islamique.

*** D'un espoir irraisonné à une déception violente**

(...) certaines personnes de gauche fondaient de grands espoirs sur Israël qu'ils considéraient à la fois comme une «bonne nation» et une «nation victime» et ils commencèrent à brandir son drapeau. Ce sont parfois les mêmes individus qui sont désormais dégoûtés lorsqu'ils découvrent que Israël n'est pas un modèle utopique pour l'humanité. Avec l'effondrement de leurs illusions quasi adolescentes, certains individus de gauche se sont mis à éprouver envers Israël une rage, une partialité et une fiébrilité qui s'expliquent davantage par un sentiment de trahison que par la nature réelle du conflit israélo-palestinien. Ce n'est pas un hasard si un certain nombre des gens de gauche qui partageaient ce sentiment d'avoir été trahis étaient eux-mêmes juifs ; peut-être ont-ils été déçus par la différence entre la réalité et leurs illusions adolescentes, mais aussi peut-être ont-ils été rendus furieux par la naïveté des promesses de leurs parents à propos du rêve sioniste.

*** L'antisémitisme n'est pas né avec le nazisme : il a une longue histoire, y compris au sein de la gauche**

«Parce que le nazisme avait déjà été battu lorsque nous avons acquis une formation politique, il nous était facile de l'identifier comme un ennemi. Parce que le colonialisme et le racisme avaient été discrédités, nous pouvions comprendre que les dockers qui manifestaient avec Enoch Powell³ ou les Afrikaners racistes comme des vestiges rétrogrades d'une époque en voie de disparition. (...) Nous pensions que le nazisme représentait le sommet de l'antisémitisme, alors qu'il n'en était en réalité qu'une forme exceptionnelle.

Nous avons été tentés de considérer l'antisémitisme comme un phénomène qui nous était totalement étranger, qui ne pouvait exister qu'à l'extérieur de notre sphère civilisée. Mais en fait l'antisémitisme avait toujours existé au sein même de notre propre sphère, en Europe, dans la gauche, dans la philosophie radicale et même chez les Juifs. (...) Max Neumann, par exemple, fonda l'Association des

3. Politicien conservateur (1912-1988) qui devint célèbre pour ses violents discours xénophobes et racistes contre l'immigration en 1968.

juifs nationaux allemands en 1921 ; ce groupe dénonçait le sionisme comme une idéologie raciste, favorable à l'impérialisme britannique, et il diabolisait les Juifs d'Europe de l'Est en les présentant comme inférieurs sur le plan racial. Le groupe de Neumann offrit son soutien à Hitler dans ces termes :
“Nous avons toujours considéré que le bien-être du peuple allemand et de la patrie allemande, auxquels nous sommes inextricablement liés, était plus important que notre propre bien-être. C'est pourquoi nous avons salué les résultats [des élections] de janvier 1933 même si elles ont eu des conséquences négatives pour nous.”»